

Zitierhinweis

Savy, Pierre: Rezension über: Michel Lauwers, Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval, Paris: Aubier, 2005, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2008, 2 - Histoire médiévale, S. 413-415, DOI: 10.15463/rec.1189730105

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

comme dans l'espace chrétien, se déroulent réellement à Auxerre. Le temps du récit et le temps liturgique se rejoignent.

L'auteur accorde aussi une place non négligeable au langage de l'image. Les scènes sont circonscrites et légendées par des *tituli* inscrits dans des panonceaux ou des phylactères. Mais la tapisserie se lisait-elle vraiment ? Du moins, selon L. Weigert, la lumière des verrières suffisait à éclairer le chœur, entouré de chandeliers qui à la fois en dessinaient la frontière et illuminaient la scène, le luminaire étant fourni à profusion lors des grandes fêtes de l'année. On objectera néanmoins que, si dans la majorité des cas les *tituli* sont placés au-dessous des images, quelques-unes de ces vies de saints, comme à Tournai, voient leurs légendes placées tout en haut, soit plus de deux mètres au-dessus de la tête des chanoines assis en stalle. Même si leur graphie est d'une exceptionnelle lisibilité, il ne devait pas être aisé de les lire mot à mot. De surcroît, à l'exception des enfants de chœur, les personnes présentes étaient toutes des clercs de haut rang, munis pour la plupart de diplômes universitaires assurant leur parfaite connaissance des vies de saints. Tous devaient connaître par cœur la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, source d'inspiration de ces tapisseries, et ils avaient de surcroît toujours les mêmes scènes sous les yeux.

L'auteur examine également comment les artistes ont eu à résoudre la question de l'économie de moyens, sur le plan graphique, dans le traitement d'un sujet sans pour autant nuire à la compréhension de l'histoire. Le cas de la tapisserie des saints Gervais et Protas, des jumeaux, est particulièrement parlant : représentés à l'identique, ils sont distingués par leur nom, tissé en rouge pour Gervais, en blanc pour Protas. Mais, jumeaux parfaits, ils forment un tout indissociable. Aussi, figurer un seul des deux est jugé suffisant dans un certain nombre de scènes (la traversée d'un pont, leur mise en terre...), selon un procédé relevant de la métonymie. Ainsi, un seul crâne est déposé dans le reliquaire des deux saints. Le *titulus* correspondant, lui, parle de corps au pluriel.

L'auteur envisage enfin le langage de l'image en elle-même. Elle observe que le souci d'unification – du christianisme – se lit à travers le procédé de l'horizon continu,

commun à plusieurs sinon à toutes les scènes. L'espace, le ciel, en arrière-plan, contribuent à donner l'impression d'une cohésion mentale et spirituelle jugée nécessaire à l'efficacité de la prédication. Mais, au-delà de ces observations essentielles, il y aurait eu un autre chapitre à écrire sur les procédés scénographiques à l'œuvre dans ces tapisseries constituées de séquences narratives scandant un récit continu. L'histoire de la narration en séquences d'images gagnerait beaucoup à leur observation détaillée, tant elles sont variées et imaginatives. On ne peut manquer de remarquer, d'abord, que dans ces récits de type linéaire les dessinateurs ont souvent choisi de faire alterner des scènes en intérieur et d'autres en extérieur. Ce faisant, ils ménagent entre chaque scène une échappée en profondeur vers l'intérieur de l'image, qui rompt la linéarité et la frontalité du récit, créant des perpendiculaires. D'autres ont opté pour des séries de bâtiments accolés, autant d'espaces, de cases, constituant autant de moment de l'histoire, à l'imitation des premières scènes de théâtre. Pour passer d'une scène à l'autre, des transitions sont prévues : les personnages franchissent des portes (de bâtiments, de ville...), figurées largement ouvertes. La division en séquences est marquée à l'aide d'éléments verticaux, architecturaux ou végétaux, plus rarement mobiliers, qui distinguent les scènes successives : des piédroits de portes vues en biais, des colonnes, timbrées ou non d'un blason, des arbres, un puits, un muret perpendiculaire à l'axe de la tapisserie, une hallebarde... Soit une grande inventivité graphique. Si les chanoines ne prenaient pas la peine de lire les *tituli*, ils percevaient sans doute le caractère dynamique du récit tissé, qui n'est peut-être autre que l'expression visuelle d'un mode de narration oral à l'œuvre dans la prédication.

DANIÈLE ALEXANDRE-BIDON

Michel Lauwers

*Naissance du cimetière. Lieux sacrés
et terre des morts dans l'Occident médiéval*
Paris, Aubier, 2005, 393 p.

Michel Lauwers, qui a déjà publié de nombreux travaux concernant l'histoire de la mort

et des morts à l'époque médiévale¹, revient avec ce livre sur le renversement qui fait passer de l'époque où l'on mettait les morts à l'écart et où primait la sépulture domestique à celle où l'on fit venir les défunts dans un espace nouvellement défini : une terre funéraire proche de l'église et qui, au terme de ce processus étalé du VII^e au XII^e siècle, devint un espace sacré. Après avoir présenté les notions de bases de cette « anthropologie du sacré médiéval », l'auteur étudie dans la première partie la polarisation du sacré, soit son inscription dans des lieux de culte et des zones funéraires. L'archéologie montre la rupture avec l'époque des nécropoles et des mausolées et la convergence, à partir des VII^e-VIII^e siècles, du lieu de culte, de l'espace funéraire et du site de peuplement. Cette réflexion sur l'espace, appuyée sur l'idée que les médiévaux concevaient celui-ci comme discontinu, hétérogène et polarisé – un espace en points et non en étendue –, établit que la généralisation du prélèvement de la dîme et de l'inhumation des fidèles autour de l'église fit beaucoup pour ce phénomène. Dans la paroisse, cadre de vie des fidèles, des lieux sont consacrés au moyen des reliques et surtout au moyen des rites, notamment l'accomplissement de véritables « circuits » processionnels, protégeant et délimitant l'espace (con)sacré. La polarisation s'accélère au lendemain de l'an 1000, permettant l'affirmation de l'autorité pontificale et épiscopale.

La deuxième partie porte sur la *Terra cimiteriata* même, ou comment la terre des morts devient terre sacrée, au moyen du rite de consécration (par l'usage de l'eau bénite et de l'oraison ou bien par la récitation de psaumes) qui peut être effectué par l'Église : le lien du cimetière avec l'église, ici entendue comme bâtiment, est inextricable. Cet « espace funéraire collectif consacré solennellement par l'évêque » se trouve autour de l'église, car il est bon de résider « dans le sein de l'Église-mère » (p. 116). La ligne idéale du « circuit » coïncide avec le cimetière : la déambulation rituelle trace les contours de l'édifice ecclésial ainsi que ceux de la zone funéraire, où l'inhumation devient obligatoire. De savantes discussions portent sur les représentations et les définitions médiévales du lieu sacré. Consécration et usages du sacré sont réglés par

deux principes : l'attraction de la sainteté et la forme du sacré. Ces sacralités disposées en cercles concentriques peuvent être rapprochées des terroirs concentriques, différents du quadrillage antique : on touche ici aux représentations médiévales. Le « circulaire » ou le « radio-concentrique » seraient « une *tendance* de la *structuration* sociale de l'espace, étroitement liée à une *représentation* spatiale » (p. 207).

La troisième partie étudie la façon dont l'exégèse chrétienne a interprété le passage de la Genèse racontant l'acquisition par Abraham du champ d'Éphron à Hébron à des fins funéraires. Au centre de cette réflexion, la question de la possession et des usages des terres cimetérielles : on a pu tirer de ce chapitre un enseignement moral justifiant le souci funéraire et celui des tombes, ou bien l'idée d'une condamnation de la vente des tombeaux. Aux XI^e et XII^e siècles, cette double lecture est infléchie : on se met à voir en Abraham l'inventeur du cimetière ; le « péché d'Éphron » est alors d'avoir réalisé une transaction relative à la terre cimetériale. L'idée est bien d'assurer ou de préserver le *dominium* ecclésial sur les espaces funéraires, afin d'encadrer et d'investir la société. Dans la *Somme théologique*, Thomas d'Aquin défend que sépulture, patronat et dîmes sont des « biens annexes au spirituel » (p. 256) ; chartes et cartulaires révèlent les faits sociaux qui coïncident avec cette position. Ces biens annexes font l'objet de transactions, mais camouflées par les notions de « transfert avec l'ensemble » et de « mutation ».

La conclusion du livre présente un résumé des pages précédentes et expose avec netteté le concept d'*inecclesiamento* qui, plus que l'*incastellamento*, caractériserait l'occupation du sol et l'organisation sociale médiévales. Le procès fait à la notion d'*incastellamento* peut sembler injuste, car celui-ci n'a pas été décrit comme « [caractérisant] l'occupation du sol et l'organisation sociale au cours du Moyen Âge » (p. 273). Reste l'idée séduisante d'une « sorte d'enchâssement de la société par l'Église » marquant l'achèvement du processus de spatialisaiton de l'Église et de spiritualisation de l'espace, en lien avec un ordre social nouveau. Ce livre remarquable se distingue d'abord par sa méthode élégante : loin d'explicitier lour-

dement ou pompeusement les attendus et pré-supposés théoriques, il avance ses thèses fortes avec clarté et de façon très didactique. L'importance du travail de synthèse et de recherche n'entrave pas la lecture. Un autre de ses mérites est la multiplicité des exemples illustrant le propos ; et la richesse et la diversité peu commune des sources utilisées (sources écrites, y compris littéraires, et sources archéologiques, l'usage de l'un et l'autre type n'étant pas si courant). On peut certes relever quelques manques : le propos est parfois un peu rapide – un exemple parmi d'autres : ce qui distingue l'« attraction de la sainteté » de la consécration par mélange est vite expédié. Les problèmes de pureté et d'impureté, il est vrai extrêmement complexes, sont abordés de façon bien allusive. Par ailleurs, on se dit qu'une présentation raisonnée de la situation des pratiques funéraires avant ce « renversement » eût été la bienvenue, au lieu de quoi le lecteur doit glaner ici et là les informations lui permettant de se faire une idée de ce que furent ces pratiques dans l'Antiquité tardive. Une question pour finir : quelle est la nature de la causalité à l'œuvre dans cette histoire – cette « naissance » se fit-elle par génération spontanée ? Si l'auteur dit bien l'usage idéologique que l'Église a fait de la « naissance du cimetière », il reste que diverses questions liées à la causalité, comme celle du contexte politique et religieux (et notamment la réforme grégorienne) ou celle de la volonté organisée de susciter ces changements décisifs, ne sont guère prises en considération. Derrière tous ces textes écrits par des évêques ou des abbés, des théologiens ou des juristes, ces textes qui, en somme, « engendrent » le cimetière, une causalité gigantesque est-elle à l'œuvre ? L'histoire ainsi dépeinte n'avance-t-elle pas de manière un peu mécanique et désincarnée ? C'est une des pistes de réflexion ouvertes par ce livre riche et stimulant, qui représente une étape importante dans la réflexion menée par les historiens médiévistes.

PIERRE SAVY

1 - Notamment *La mémoire des ancêtres, le souci des morts. Morts, rites et société au Moyen-Âge : diocèse de Liège, XI^e-XIII^e siècles*, Paris, Beauchesne, 1997.

Benjamin Scheller

Memoria an der Zeitenwende. Die Stiftungen Jakob Fuggers des Reichen vor und während der Reformation (ca. 1505-1555)

Berlin, Akademie Verlag,
« Stiftungsgeschichten-3 », 2004,
350 p. et 26 ill.

Les fondations qu'on qualifie en France de « pieuses » font depuis plusieurs décennies l'objet de recherches intenses outre-Rhin, notamment sous l'impulsion de Michael Borgolte. Ce livre tiré de la thèse de doctorat d'un de ses élèves est, dans ses objectifs comme dans ses méthodes, étroitement apparenté à ses travaux.

Benjamin Scheller entend pratiquer une « histoire générale » qui surmonte les dichotomies entre histoire sociale et culturelle, micro- et macrohistoire. Pour cela, il laisse de côté la perspective juridique, qui aborde les fondations pieuses sous l'angle institutionnel, et déclare associer à une approche d'histoire sociale, qui insiste sur les rapports sociaux créés par l'acte de fondation entre fondateur, bénéficiaires, spectateurs ou exécuteurs, l'« histoire culturelle », qui s'intéresse aux significations que les fondations pieuses revêtaient pour tous ces acteurs (p. 17). Il choisit à cette fin d'étudier les trois plus grandes fondations de Jakob Fugger le Riche (1459-1525), homme d'affaires remarquable à tous points de vue, dont les traces sont encore bien visibles aujourd'hui à Augsbourg : la chapelle funéraire Sainte-Anne, fondée en 1509 dans l'église des carmes d'Augsbourg, l'office de prédicateur à l'église collégiale et paroissiale de Saint-Moritz créé en 1517, ainsi que la spectaculaire *Fuggerei*, véritable quartier de logements à loyer réduit pour les pauvres, dont la construction démarra en 1521, et qui existe toujours. Ces trois fondations participent de l'ascension de Jakob Fugger, qui fit passer sa famille d'une fortune confortable à une richesse exceptionnelle dans l'Occident d'alors, et d'une notabilité encore modeste à la noblesse.

La question de la continuité et des évolutions des fondations, c'est-à-dire de leur exécution et de leur devenir, constitue le fil conducteur de cette étude qui porte sur la première moitié du XVI^e siècle. L'objet choisi